

GARY VICTOR



LE VIOLON D'ADRIEN

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**PARCE QU'ON VEUT
TOUJOURS ENTENDRE
CE QU'ON A ENVIE
D'ENTENDRE. DE VOIR
CE QU'ON A ENVIE
DE VOIR. TOI, TU NE VEUX
QU'UNE CHOSE.
L'ARGENT DU VIOLON.
ES-TU PRÊT À TOUT
POUR CET ARGENT ?**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

LE VIOLON D'ADRIEN

DU MÊME AUTEUR
CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

ROMAN

Masi, 2018

Nuit albinos, 2016

Cures et châtiments, 2013

Maudite éducation, 2012

Soro, 2011

Saison de porcs, 2009

Treize nouvelles vaudou, 2007 ; 2022

RÉCIT

Collier de débris, 2013

Chroniques d'un leader haïtien comme il faut, 2006

COLLECTIF

Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, 2012

DU MÊME AUTEUR

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS (TITRES CHOISIS)

Les temps de la cruauté, Philippe Rey, 2017

L'escalier de mes désillusions, Philippe Rey, 2014

Clair de Manbo, Vents d'Ailleurs, 2007

Les cloches de la Brésilienne, Vents d'Ailleurs, 2006

Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin, Vents d'Ailleurs, 2004

À l'angle des rues parallèles, Vents d'Ailleurs, 2003/ C3 Éditions, 2014

Le diable dans un thé à la citronnelle, Vents d'Ailleurs, 2005

La piste des sortilèges, Vents d'Ailleurs, 2002 ; 2013

Le Violon d'Adrien raconte l'histoire d'un enfant qui rêve de devenir violoniste. Rite de passage à la vie d'adulte pour Adrien qui, pas après pas, et bien malgré lui, trahit famille, amis, valeurs pour survivre dans un pays où l'on tue les rêves les plus humbles. Les personnages, dans cette Haïti des années 1970, s'enlisent dans un quotidien, pour le moins chaotique. Le violon d'Adrien mêle tendresse et souffrance, fantastique et réel, intimité familiale et dictature. Pour le romancier Gary Victor : « Ce récit est une douleur d'enfance que j'ai longtemps enfouie en moi. Ce violon est un fantasme, enfant, mon père ne pouvait pas acheter le violon dont je rêvais. J'avais un tel amour de la musique que j'étais déçu et malade. Plus de cinquante ans plus tard, me voici revenu à cette douleur, et à ce manque qui m'a façonné. »

Né à Port-au-Prince en 1958, **GARY VICTOR** est le romancier haïtien le plus lu de son pays. Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages dont *La piste des sortilèges* (2002), *À l'Angle des rues parallèles* (2003), *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin* (2004), *Saison de porcs* (2009), *Maudite éducation* (2012). Ses romans, récompensés par divers prix, explorent le mal-être haïtien et tentent de trouver le moyen de sortir du cycle de la violence.

GARY VICTOR

LE VIOLON D'ADRIEN



*L'auteur remercie Franck Vanéus
pour son soutien.*

Un samedi matin, ma mère était revenue du marché où elle allait faire ses emplettes pour la semaine. Je jouais aux billes avec des amis du quartier dans le jardin, mais je n'avais pas trop le cœur à cet amusement. Je brassais une grande peine en moi depuis que mon père n'avait pas consenti à l'achat d'un violon, condition exigée pour que je poursuive les cours avec Monsieur Benjamin. J'avais perdu toutes mes billes, mais orgueilleux comme je le suis, je voulais continuer la partie dans l'espoir de les récupérer. Je me souvins de celles que ma mère m'avait confisquées la semaine précédente, car je négligeais mes devoirs de mathématiques, la seule matière où j'ai de graves faiblesses. Je savais où elle les avait dissimulées. Dans un bocal au fond de la grande armoire où elle range ses vêtements. Comme elle pensait que j'étais dans le jardin, je me suis glissé à l'intérieur de la maison pendant qu'elle cuisinait. J'entrai dans sa chambre, la porte n'était pas fermée à clé, et je me dirigeai vers l'armoire dont les deux portes étaient ouvertes. Je vis le bocal dans le casier où ma mère dispose ses sacs à main et la plupart des nombreux produits dont

elle se sert pour se faire une beauté quand mon père vient la voir. Je n'ai pas eu le temps de récupérer mes billes. J'entendis des pas. Je vis la poignée de la porte de la chambre bouger. Pour ne pas être découvert, je n'ai eu d'autre choix que de me dissimuler derrière les robes. Je ne suis pas un grand gabarit pour mes 14 ans et mes camarades de classe en profitent parfois quand il s'agit de s'imposer aux sports que nous pratiquons. Je priai Dieu pour que ma mère ne vienne pas vers l'armoire. Je saurais difficilement expliquer ma présence dans ce frou-frou de tissu féminin. Je la vis se tenir debout devant son lit, lever les mains au ciel et éclater en sanglots. « Jésus ! Je n'aurais pas dû l'inscrire à ce cours de musique. Je ne pourrai pas lui acheter un violon. Ce n'est pas hors de prix, mais pour moi il l'est. Je ne sais quoi faire, Jésus. J'aime tellement mon Adrien. Je le verrais bien un jour en concert comme Monsieur Benjamin. » Elle sanglotait ma mère et c'était à cause de moi.

Je ne suis pas souvent malade. Mes notes à l'école sont bonnes et elle n'a aucune raison de se faire du souci pour moi, à part quelquefois un devoir de math négligé. Je n'avais pas le courage de sortir de derrière ses robes pour lui dire : « Maman, ne pleure pas. De toute manière, ce n'est qu'un violon. Un jour ou l'autre, je reprendrai mes cours. » En même temps, j'étais atterré. J'ai senti le plancher de l'armoire vaciller sous mes pieds. Non ! Ce n'est pas possible que je ne continue pas mon apprentissage du violon. J'avais pensé que ma mère suppléerait à l'indifférence de mon père, qui s'était un soir moqué de mon amour pour cet

instrument dans un pays, prétendait-il, où les artistes n'ont pas leur place. De toute manière, avait-il argué, ils étaient tous pour la plupart désargentés, débauchés, alcooliques, drogués ou, pire selon lui, masisi.

Ma mère, toujours penchée sur sa machine à coudre, arrive à peine à joindre les deux bouts. Mon père, simple professeur d'histoire au lycée, l'aide peu. Ma mère s'est déjà plainte à une amie du quartier du fait que mon père a deux autres femmes à occuper. Elle a essuyé ses larmes. Je l'ai vue respirer difficilement comme si elle était menacée d'une de ces crises d'asthme, disparues après que Tante Gisèle soit revenue du Surinam exprès pour lui préparer des infusions à base de feuilles et de racines. « Comment vais-je annoncer à Adrien qu'il devra suspendre ses cours de violon alors que Monsieur Benjamin m'a avoué qu'il est le meilleur élève de sa classe ? » Elle leva ses mains encore une fois vers le ciel : « Jésus ! Je te confie ma peine et ma douleur. Que ta volonté soit faite ! » Quand ma mère quitta sa chambre, je suis resté quelques minutes pétrifié, derrière ses robes aux fragrances de son corps et des nombreux parfums dont elle s'aspergeait.

Rien n'est plus insupportable que de regarder sa mère pleurer, gémir, quand elle est certaine d'être seule, sans témoin, à part Dieu ou les créatures des mondes invisibles. Ce qu'on ressent est alors plus douloureux, car on est obligé de la laisser en tête à tête avec son inextricable tourment, ne pouvant pas révéler sa présence pour lui apporter un quelconque réconfort parce qu'on a pénétré par effraction dans son espace intime.

J'avais oublié mes billes. Mes camarades au-dehors devaient s'impatienter. C'est à ce moment que j'ai pris la décision de trouver moi-même l'argent pour acheter mon violon.

— Tu es parfait, dit ma mère, en m'examinant dans le miroir.

Elle se tenait derrière moi. D'une main experte, elle redressa ma rosette.

— Que tu ressembles à ton père !

Elle disait cela avec dans sa voix un mélange de fierté et de tristesse. Je comprenais la dualité de ses sentiments vis-à-vis de mon père. Amour, tendresse, respect, mais aussi colère, parce que mon père refusait de lui offrir la stabilité d'une vie conjugale. « Je ne serai jamais ta maîtresse, l'ai-je entendue, un soir, lancer à mon père. Tu devras choisir, Charles. Sinon, je reste seule avec Adrien. Dieu pourvoira à nos besoins. » Mon père était parti sans rien dire. J'avais craint de ne plus le revoir. Mais une semaine après, il était revenu avec un grand bouquet de fleurs à la main et une énorme boîte de glace au chocolat, ce dont ma mère raffolait. Ils s'étaient bécotés comme deux petits pigeons à ma grande joie, puis je ne les avais plus entendus se disputer. Il avait offert à ma mère deux billets pour le concert de ce soir. Il savait que cela lui ferait énormément

plaisir. Monsieur Benjamin, le violoniste qui donnait le spectacle, avait envoyé quelques billets au journal où mon père publiait parfois quelques articles.

— Je mets un peu de parfum et on file, dit ma mère. On ne nous laissera pas entrer dans la salle de concert si nous arrivons en retard.

Elle était fière de moi dans ce complet qui me fait ressembler à ces « petits jours de l'an », ainsi qu'on appelle méchamment les enfants qu'on met sur leur trente et un le premier et le deuxième jour de l'année nouvelle pour rendre visite à leur parrain et leur marraine en particulier et à la famille en général. On dit que c'est surtout ceux n'ayant pas les moyens de bien se vêtir durant l'année qu'on affuble ainsi à cette occasion. Les parents oublient qu'eux aussi ont eu à subir dans le temps de pareils quolibets. Je me jugeais ridicule avec ma veste trop large, mon pantalon trop serré aux cuisses. Les souliers neufs me faisaient mal aux orteils. Ce qui me donnait l'envie d'entrer sous terre, c'était la rosette. Pour le jour de l'an, j'avais porté la même tenue. Le chauffeur de taxi qu'on avait hélé s'est exclamé en me voyant : « Gade yon ti papa-doc ! » Ma mère a répliqué : « Ou gen yon pwoblèm ak papa doc ? » Il nous a laissés debout sur le trottoir et on a dû attendre un autre taxi. Le commentaire du chauffeur aurait pu lui valoir un séjour en prison si ma mère avait été membre de la milice, une Marie-Jeanne comme on les appelle.

Nous sommes arrivés en retard au concert. Ma mère a dû supplier le préposé à l'entrée pour accéder à la salle. Celui-ci, après nous avoir instruits de la politesse d'arriver

à l'heure quand un grand maître de la musique consent à faire goûter au commun des mortels la magie de son art, nous conduisit vers deux sièges restants à la dernière rangée. Nous avons eu la chance d'être assis côte à côte. Monsieur Benjamin, accompagné d'une clarinettiste et d'un contrebassiste, tirait de son violon des sons qui m'émerveillèrent. Chaque fois qu'il finissait un morceau, l'assistance se levait pour l'applaudir et, lui, s'inclinait pour recevoir les hommages avant d'annoncer le prochain. Dans un silence religieux, mais aussi dans une chaleur extrême, car le violoniste avait exigé qu'on éteigne les ventilateurs muraux – leur ronronnement étant susceptible de le troubler dans l'exercice de son art –, je fus transporté par cette musique que j'entendais pour la première fois et surtout sous le charme de cet instrument qui semblait faire corps avec le musicien pour créer de sublimes suites sonores. L'ovation de l'assistance fut délirante. À la fin du spectacle, un officier en tenue d'apparat est monté sur la scène avec une gerbe de fleurs qu'il a offerte au violoniste. En peu de mots, il pria le musicien d'excuser le Président à vie de la République qui se désolait de ne pouvoir être présent ce soir, mais qui avait tenu à déléguer un représentant en sa personne. L'assistance applaudit aux paroles de l'officier, simple réaction de courtoisie, de prudence aussi.

Dans un taxi sur le chemin du retour, ma mère, encore sous le charme du violoniste, me demanda si j'étais intéressé à des cours de violon. J'ouvris de grands yeux. Je ne m'attendais pas à une telle proposition. Était-il possible d'apprendre un tel instrument qui permet de jouer cette

merveilleuse musique ? J'eus le souffle presque coupé en imaginant qu'un jour je pourrais jouer comme Monsieur Benjamin, obtenir autant d'applaudissements et surtout recevoir en prime une gerbe de fleurs de la part d'un bel officier représentant le Président de la République !

— Veux-tu vraiment que je prenne des cours de violon ? demandai-je, le cœur battant, à ma mère.

— C'est pour cela que je t'ai emmené à ce concert, Adrien. Pour que tu puisses t'intéresser par toi-même au violon. Mon père l'avait voulu pour moi. Il me l'avait promis.

La voix de ma mère se cassa.

— Mais ma mère, ta grand-mère, a mis mon père à la porte. Elle ne l'aimait pas trop. Un charmant sergent lui donnait le vertige. Ainsi, je n'ai jamais pu apprendre le violon. Je n'ai plus revu mon père. Il est mort quelques mois plus tard. Je n'ai pas pu me rendre à ses funérailles. J'avais ton âge à peu près. Ton père connaît cette histoire. C'est pour cela qu'il a tout fait pour m'obtenir les billets d'entrée à ce concert.

Elle essuya une larme au coin d'un œil. J'ai pris sa main qui paraissait anormalement froide.

— Ne pleure pas, Maman. Je m'appliquerai à ces cours pour devenir un aussi grand violoniste que Monsieur Benjamin.

Elle m'a serré contre elle. Je l'aime tellement, ma mère. Je voudrais ne jamais être séparé d'elle. J'aurais voulu que le temps s'arrête sur ce moment.

— Demain, j'irai t'inscrire. Dès que ton père m'a remis les billets, j'ai voulu savoir si Monsieur Benjamin donne

des cours de violon. Eh bien oui. Mieux, il le fait gratuitement à condition que l'élève ait une bonne connaissance en solfège. Tu as de la chance d'avoir eu des cours à ton collègue et tu as obtenu la meilleure note de ta classe. Une nouvelle session débute le mois prochain.

Le chauffeur qui entendait notre conversation intervint à ce moment.

— Pourquoi ne lui faites-vous pas de préférence prendre un cours de guitare ou d'orgue ? Il y a plus d'avenir avec ces instruments.

— Mêlez-vous de vos affaires, Monsieur, rétorqua ma mère.

Il se le tint pour dit. C'était la deuxième fois de la soirée qu'un chauffeur de taxi se faisait ainsi rabrouer – avec raison – par ma mère.

C'est ainsi qu'un mois plus tard, je commençai mes cours de violon. Le premier jour, je fus impressionné par tout le rituel qu'avait préparé Monsieur Benjamin. Nous étions 12 élèves dans une salle aérée au deuxième étage d'un presbytère, salle que lui avait offerte, gratuitement dit-il, le curé de la paroisse. « Douze élèves comme les 12 disciples du Christ. J'espère que vous serez à la hauteur. » Monsieur Benjamin a aligné 12 violons dans leur étui ouvert. La réverbération, sur le vernis des instruments, de la lumière du soleil de fin d'après-midi de mai qui filtrait à travers les persiennes ouvertes était féérique. « J'ai obtenu le prêt de ces violons pour notre cours. Prenez-en grand soin pendant les heures que nous aurons à passer ici ensemble. Peut-être les meilleurs d'entre vous après quelques mois seront autorisés à apporter chez eux un instrument pour pratiquer. Vous devez faire très attention à ces merveilles. Elles ne sont pas disponibles sur place et pas à la portée des petites bourses. » Avant de nous autoriser à toucher et à prendre les violons, il nous fit un cours sur l'histoire de l'instrument dont la première mention date de décembre

1523 dans un registre de la Trésorerie générale de Savoie. Une des premières descriptions de l'instrument et de son accord en quinte figure dans l'Épitomé musical des tons, sons et accords de Philibert Jambe de Fer publié à Lyon en 1556. Nous écoutions Monsieur Benjamin, sans trop bien comprendre, mais seulement fascinés par l'amour, l'admiration qu'il vouait à son instrument. Il nous expliqua que le violon est un instrument de musique à quatre cordes frottées, accordé généralement à la quinte et constitué de 71 éléments de bois collés ou assemblés les uns aux autres. Ensuite est venu le moment que nous attendions tous. À son signal, nous nous sommes précipités vers la grande table comme si les premiers arrivés devaient avoir les meilleurs instruments. Nous regagnâmes nos places avec étu et violon. Monsieur Benjamin nous décrivit alors chaque partie, chaque élément de l'instrument. « Je sais que tous, vous possédez les bases du solfège. C'était la condition pour être admis à cette formation. La première corde à vide est le sol, la deuxième le ré, la troisième le la et la quatrième le mi. Un pincement du doigt seulement et on peut tirer de chaque corde une note, mais seulement une. Jouer de tous les doigts offre une infinité de notes. Il faut bien l'accorder au diapason. Cependant, avec la pratique, on acquiert une bonne oreille. L'élément essentiel du violon, c'est l'archet. Quand on le frotte sur la corde et selon la position du doigt sur celle-ci, on en tire les sonorités qui font la particularité de notre instrument. »

Nous étions captivés par les explications de Monsieur Benjamin. Il rayonnait de joie pendant qu'il parlait.